

« Spatialité et temporalité chez Blanchard : propos d'heuristique »

Serge Courville et Normand Séguin

*Cahiers de géographie du Québec*, vol. 30, n° 80, 1986, p. 293-298.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021806ar>

DOI: 10.7202/021806ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

# QUESTIONS, OPINIONS, DÉBATS

## SPATIALITÉ ET TEMPORALITÉ CHEZ BLANCHARD : PROPOS D'HEURISTIQUE

*par*

**Serge COURVILLE**

*Département de géographie  
Université Laval, Québec*

*et*

**Normand SÉGUIN**

*Département des sciences humaines  
Université du Québec à Trois-Rivières, Trois-Rivières*

Cinquante ans après les premières publications de Raoul Blanchard sur le Québec, voilà que l'on sent le besoin une fois encore de consacrer un collectif entier à l'homme et à son œuvre<sup>1</sup>. Qui plus est, voilà que ce nouveau témoignage est placé sous la responsabilité de celui-là même qui signait, dans l'un des numéros des *Cahiers de géographie du Québec* de la fin des années 1970, un vibrant article contre l'idéalisme en géographie (De Koninck, 1978), remettant ainsi implicitement en question les représentations classiques de la société québécoise.

Mais qu'y a-t-il donc de si attachant chez Blanchard pour que génération après génération l'on sente ainsi le besoin d'y revenir, même quand l'on conteste son genre de géographie ? Le souvenir de l'homme, dont on connaît les qualités personnelles ? Le respect dû à une œuvre, dont le contenu certes a vieilli, mais dont on admire encore la puissance ? La valeur de la démarche d'un auteur qui avait su s'intéresser à l'histoire territoriale du Québec et de ceux qui l'habitent ? Ou peut-être même le désir encore inconscient de revenir à une géographie plus « humaine » ? Sans doute un peu tout cela à la fois, mais aussi le sentiment d'une fresque encore inégalée, qui a laissé à l'homme et à son œuvre toute son actualité. Car Blanchard, aujourd'hui, est bel et bien remis à l'ordre du jour, non seulement chez les géographes, mais aussi chez les historiens qui le redécouvrent à travers les études d'histoire régionale. Pour les uns et les autres, son œuvre ne marque pas seulement une étape dans l'histoire du « Québec de base », elle présente un ensemble de clés permettant la compréhension et l'interprétation du Québec. Parmi ces clés, une intégration féconde de l'espace et du temps, qui donne toute sa puissance à sa démarche. Il convenait qu'un géographe et qu'un historien se rencontrent pour tenter d'explicitier comment procède la connaissance et l'explication des faits chez Blanchard. Cette rencontre n'est pas fortuite. Elle

participe d'un rapprochement de plus en plus marqué des pratiques et des bases conceptuelles de l'histoire et de la géographie. Elle s'articule donc autour des dimensions essentielles de l'analyse des faits et de la dynamique du changement dans les sociétés : temporalité et spatialité. Si l'on peut affirmer que les actes sociaux génèrent, traduisent et s'inscrivent nécessairement dans des rapports à l'espace, on dira tout aussi bien qu'ils prennent leur signification profonde dans les procès qui les font naître et se produire. Voilà pourquoi espace et temps se trouvent indissolublement liés dans une même lecture des phénomènes sociaux. Voilà pourquoi aussi convenait-il que son œuvre soit abordée conjointement par nos deux disciplines.

Blanchard n'aurait certes pas récusé cette association, lui dont la démarche a consisté à lire l'espace tout à la fois comme géographe et historien, le voyant comme l'aboutissement d'une série de transformations tantôt physiques, tantôt « sociétales ». Il n'aurait pas récusé non plus la perception que l'on a aujourd'hui de ses travaux, lui qui a voulu faire œuvre de synthèse à une époque où n'existait pas encore d'études fouillées sur le Québec. Car il a laissé à la recherche des matériaux de départ qui s'avèrent, aujourd'hui encore, tout aussi utiles qu'inspirants, non seulement pour le développement de problématiques spatiales à dimension diachronique, mais aussi pour la reconstitution sur de longues périodes d'espaces et de « socio-économies » que Blanchard savait être différenciés. C'est peut-être là, en définitive, ce qui explique encore toute l'actualité de son œuvre.

#### UNE DÉMARCHE DATÉE

Les travaux québécois de Blanchard sont antérieurs, on le sait, à l'institutionnalisation de l'enseignement supérieur des sciences sociales au Québec. Sa synthèse sera donc d'autant plus impressionnante qu'elle ne pouvait prendre appui sur aucune assise scientifique locale d'envergure. Que Blanchard l'ait déploré, nul ne le saura jamais. Il allait profiter toutefois de ce vide pour construire une œuvre gigantesque, proposant d'appréhender l'espace québécois dans sa globalité et, ce faisant, de rendre compte des principes de sa structuration. Une telle entreprise, aujourd'hui, n'est plus à la portée du chercheur, si grand soit son labeur et si fortes ses capacités. Le développement scientifique et le progrès des connaissances ont atteint un degré qui interdit maintenant, sous peine d'encourir l'accusation d'un aventurisme osé, de répéter pareil exploit sur une base individuelle.

Mais la détermination avec laquelle Blanchard entreprit, il y a un demi-siècle, d'exprimer la réalité québécoise ne trouve pas son origine seulement dans l'absence de travaux d'ensemble de qualité et la rareté de bonnes études particulières sur le Québec. Elle traduit aussi son désir de participer à l'expression de l'identité d'un groupe minoritaire historiquement exposé à de fortes pressions extérieures. En même temps qu'il contribuait à jeter les bases intellectuelles d'un type d'enquête inconnu ici, il apprenait le Québec aux Québécois ! Depuis, le contenu scientifique de son œuvre a vieilli, et l'on sait mieux aujourd'hui les valeurs et les présupposés idéologiques qui la sous-tendent et qui se démarquent singulièrement du discours à l'honneur dans les milieux scientifiques contemporains. Il peut être intéressant, toutefois, d'y revenir, pour bien illustrer le contexte dans lequel celle-ci a été écrite.

Rappelons, tout d'abord, que c'est à travers la ruralité que Blanchard crut le mieux saisir les ressorts de la francophonie québécoise. Il a vu dans la famille terrienne le principe de survie et d'expansion du groupe national, de son appropriation de l'espace

agricole et de son expansion vers la ville. Comme il a vu également dans la paroisse catholique, non seulement le cadre premier d'une organisation de l'espace, mais encore et surtout, un facteur essentiel de cohésion sociale en même temps que l'instance médiatrice de l'expression de celle-ci. Sa pensée rejoignait ici celle, encore pétrie de valeurs ruralistes et religieuses, des forces sociales qui revendiquaient alors le leadership dans le Québec francophone : le clergé et la petite bourgeoisie qui lui était proche. Aussi sa conception de la société pouvait-elle s'exprimer sans entrave, sans crainte qu'elle ne vint brusquer les opinions des interlocuteurs avec lesquels il aimait composer. Et cette relative convergence de vues était importante puisque ses travaux québécois devaient s'élaborer dans un dialogue soutenu avec les interprètes et les « définisseurs » de la question nationale. Convergence, mais non conformité parfaite, pourtant, car l'œuvre québécoise de Blanchard se signale aussi par son eurocentrisme.

En effet, le géographe de Grenoble resta fondamentalement attaché à ses références françaises, qu'il transposa partiellement dans sa lecture du Canada français. Il est un témoin de la France de l'Entre-deux-guerres : une société fortement hiérarchisée où règne l'ordre bourgeois, un pays frappé par la stagnation démographique et de surcroît faiblement urbanisé si on le compare aux autres grands pays occidentaux. Sa conception de la société exprime à la fois le principe de cette hiérarchisation et la reconnaissance de la place importante du monde rural. Révélateur de cette rémanence, par exemple, son souci du maintien d'un certain équilibre démographique entre le monde urbain et le monde rural. Ce n'est pas que Blanchard se montrait hostile à l'essor de la ville, encore qu'il l'accusait d'être corruptrice d'hommes et sujette à l'emprise du communisme, il prônait plutôt le développement optimal de l'agriculture comme facteur déterminant de l'équilibre ville-campagne. D'où son évidente sympathie à l'endroit du mouvement de colonisation qui s'imposait à lui comme un objectif national. La ville est nécessairement présente dans son œuvre, mais elle est pensée tout à la fois comme « une araignée sur sa toile » (Montréal) et comme une réalité en quelque sorte extérieure à l'expérience des Francophones. Engendrée ou redéfinie par le dynamisme économique des autres (la bourgeoisie anglophone), la ville médiatise les rapports avec l'ailleurs ; elle est le lieu de refuge des trop-pleins des campagnes et aussi lieu de contact avec la culture du groupe économiquement dominant. Par-delà son emprise matérielle dans l'espace, c'est donc principalement sous l'angle de l'insertion des Francophones dans le fait urbain que nous est présentée la ville sous sa plume.

Par ailleurs, Blanchard comprenait mal les raisons qui poussèrent historiquement les paysans francophones en ce pays d'Amérique à pratiquer une agriculture extensive qu'il accusa d'être dévoreuse de terre et gaspilleuse de moyens coûteux, et partant, d'être responsable de l'étalement excessif de la population. Aussi appelait-il à une occupation plus complète du territoire agricole, car à ses yeux la campagne québécoise demeurait sous-peuplée, en raison précisément de ses trop faibles densités. Il déplorait particulièrement l'exode qui avait frappé très tôt les meilleurs terroirs de la région montréalaise, qu'il estimait capables de porter une charge humaine nettement plus considérable, sinon double, selon les standards européens.

Signalons, enfin, que les travaux de Blanchard ne sont pas exempts non plus d'un certain paternalisme intellectuel. Empreint d'une réelle sollicitude, le grand homme scrutait la trajectoire du petit peuple au destin fragile et ne se faisait pas faute, les circonstances l'y invitant, de guider ses pas. Bien inscrite dans la pratique géographique de l'époque (la recherche de cet endroit rare que l'on pourrait étudier

à loisir), cette fonction d'éclaireur dont il s'investit souligne d'ailleurs assez bien le caractère exotique de sa « découverte » d'un îlot francophone dans une mer anglophone.

### UNE LECTURE DYNAMIQUE MAIS SYMBOLIQUE DES RÉGIONS

Du monde rural et du monde urbain, Blanchard a donc retracé avec application l'évolution des grands éléments structuraux, et esquissé pour la première fois dans l'historiographie du Québec la genèse des paysages ruraux et des morphologies urbaines. Mais s'il réussit magnifiquement bien à suggérer les liens qui unissent l'agriculture à d'autres activités (le « bûcheronnage » et le sciage par exemple) dans le procès du développement rural, il se montre par contre beaucoup moins intéressé aux liens qui unissent l'agriculture à la ville et, d'une manière plus générale, aux rapports ville-campagne. Dans l'ensemble, son approche demeure particulariste, au sens où il tenait d'abord à faire ressortir les différences qu'il constate dans les « pays » qu'il observe. C'est d'ailleurs ce qui l'incitait à présenter ces descriptions admirables qui envoûtent encore le lecteur.

Blanchard se montra beaucoup plus sensible aux questions de population. Fasciné par la puissance du mouvement démographique francophone, il en enregistre les bilans, en marque les pulsations dans l'espace (à la ville comme à la campagne) et en suppute les pertes dues à l'émigration. Cette question, d'ailleurs, est au cœur de son interprétation du Québec et des Québécois. Chacun de ses travaux raconte pour ainsi dire le même mouvement d'expansion avec ses rythmes et ses formes, sans que Blanchard pourtant n'interroge plus avant les dynamismes sociaux qu'il exprime. Sa lecture diachronique des paysages humanisés nous le montre en effet assez peu préoccupé des stratégies des groupes sociaux et des articulations qui soudent en système les activités, les organisations et les institutions, et qui finalement structurent l'espace et l'intègrent à divers niveaux. Ce qui compte pour lui, c'est le rôle que joue cette population dans la mise en valeur du Québec et de ses régions. Aussi ne faut-il pas s'étonner que de l'œuvre de Blanchard, l'on ait surtout retenu son découpage régional, vu dans ses équilibres internes et dans ses spécificités les plus apparentes.

Blanchard entrevit certes les grandes articulations de l'espace québécois, mais comme les géographes de son temps, il ne s'y intéressa qu'à demi, se contentant le cas échéant de les énoncer plutôt que de les étudier. Pratiquant une géographie de la différence, ce qui le retint plutôt, c'est la région, conçue comme entité propre, historiquement construite, et vivant d'une intimité de rapports qui fonde sa personnalité. Au cœur de son analyse, le temps, qui alimente toujours un chapitre consacré à la marche du peuplement. Rompu aux enseignements de la géomorphologie classique, pour qui l'explication de la forme passe par la reconstitution de sa genèse, il en transposa le principe en géographie humaine pour décrire les étapes de formation des paysages humanisés, où espace et temps se conjuguent dans le procédé du récit territorial pour définir les équilibres actuels. C'est le premier et le plus important enseignement de Blanchard, pour qui la géographie n'a de sens que si elle intègre la temporalité. Ainsi conçu comme le résultat à terme d'une dynamique espace-temps, le paysage devient alors un véritable fait de civilisation, un bilan matérialisé du rapport d'une société à son milieu, à décrire et à expliquer à travers les différents temps de sa genèse.

Certes, cette génétique chez Blanchard en reste une de grandes étapes, dessinées à partir des matériaux disponibles et surtout de son terrain, qui représente pour lui un

moyen d'aller au-delà des constats convenus, des thèses ou des statistiques officielles pour s'attarder longuement, avec instinct et perspicacité, à ce que lui-même observe. Mais nonobstant ses limites, c'est toute la richesse d'une démarche qui se révèle, construite autour de l'enquête directe, à laquelle Blanchard ne demandait pas seulement de suppléer à l'absence ou à la carence des sources, mais aussi d'expliquer les mouvements qu'il s'efforçait de reconstituer et de comprendre. Ce sera son second grand enseignement, l'enquête directe devenant le moyen d'accéder à une gamme tout à fait nouvelle d'informations qu'à lui seul l'écrit ne pouvait fournir, parce que provenant cette fois des acteurs eux-mêmes, en relation avec leur espace. C'était pratiquer, avant la lettre, l'histoire orale et l'observation-participante!

Comme tout pionnier, toutefois, Blanchard fut fortement conditionné par le contexte social entourant son enquête. Bien inséré au sein des élites qui l'accueillent, il a tendance à privilégier dans les paroisses qu'il visite des interlocuteurs dont la perception du Québec reflète à des degrés divers le discours politico-clérical de l'époque. En outre, comme il est imaginatif, il se laisse inspirer par les propos du curé, des notables et des habitants aisés, qui reconstituent pour lui un univers symbolique qu'il n'est pas toujours en mesure d'apprécier et d'élucider, faute d'approche comparative et surtout d'appareil critique suffisant. D'où le caractère souvent rapide et impressionniste de son œuvre; d'où aussi sa représentation superficielle du Québec, que modèle un double univers mental, celui de Blanchard lui-même, qui s'alimente à son référentiel d'origine, et celui de ceux qu'il perçoit comme témoins d'un territoire vécu. Beaucoup plus rarement s'intéresse-t-il à l'artisan des bourgs, à l'ouvrier ou au chômeur des villes qu'il ignore, pour glorifier le métier d'agriculteur et à travers lui, le destin mythique de tout un peuple. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'il perçoive mal l'horizon nouveau de développement dans lequel le Québec tout entier est entré avec la ville et l'industrialisation. À la trame des régions polarisées en voie de structuration autour du grand axe urbain du Saint-Laurent et de ses tributaires, il préfère un autre découpage, celui des régions historiques initialement mises en valeur par l'agriculture, la pêche et l'exploitation forestière. Quant à sa présentation des régions, elle n'aura de cesse que lorsque tout aura été expliqué ou du moins disposé à sa place. Le modèle est quasi immuable: à une description morphologique des paysages régionaux qui, loin de se suffire à elle-même est orientée vers l'étude des activités humaines, succède l'étude de ces activités, de ce qui les prépare et de ce qui en résulte comme équilibres économiques internes. L'information manque-t-elle, que Blanchard y supplée par une imagination aussi puissante que vive. Maniant admirablement bien la langue, il donnera des ensembles qu'il décrit d'inestimables portraits, que l'on considère encore aujourd'hui comme des modèles du genre.

## UN DÉCLENCHEUR AVORTÉ

Que retenir de l'œuvre de Blanchard, sinon qu'elle fut une œuvre des plus mobilisatrices. Son auteur, tel un visionnaire, proposait à la francophonie québécoise une symbolique de son rapport à l'espace, rapport qu'elle n'appréhendait encore que bien imparfaitement. En racontant la conquête du territoire national et les vigoureuses poussées qui en accompagnaient les transformations, il éveillait les consciences et avait le sentiment d'appartenance. Mais l'entreprise restait gigantesque, pour ne pas dire démesurée, et les matériaux d'enquête, peu nombreux et pas nécessairement des plus sûrs. Si bien que son récit dut, pour une bonne part, se construire par projection de la pensée, si fécond et si juste ici, si superficiel et si instinctif là.

Blanchard avait donné l'impulsion à l'étude des grands ensembles structurés que sont les régions et à l'analyse de leur évolution dans le temps. Or ce paradigme du rapport à l'espace, vu dans toute sa temporalité, s'est bien vite atrophié, pour ne pas dire émoussé, dans la construction de la géographie d'ici. S'il a inspiré certains travaux, sous la plume par exemple d'un Marcel Bélanger ou d'un Louis-Edmond Hamelin, il a été vite déclassé par la recherche d'une compétence technique devant fonder la légitimité « scientifique » de la nouvelle discipline et, plus tard, par l'attrait des méthodes quantitatives ouvrant la voie à l'étude de la logique symbolique des relations spatiales de nature infiniment variable. Cela étant, et en dépit des efforts récents des historiens et des géographes, on est encore loin d'une problématique d'ensemble de l'évolution de l'espace québécois qui soit véritablement expressive du territoire vécu. Une telle problématique exige le dépassement dialectique de l'œuvre de Blanchard, pour se pencher plus franchement sur l'étude des conditions sociales de la production du territoire, de la structuration des ensembles et des sous-ensembles régionaux et de leur intégration dans l'espace. À ce titre, signalons par exemple, qu'il n'existe pas encore de pendant valable à cette géographie de la population sur laquelle Blanchard avait fondé toute son œuvre. Il n'existe pas non plus d'études fouillées des bases spatiales de la famille, des aires qu'elle façonne, des systèmes de relations qu'elle déploie et ceux auxquels elle se raccorde. Enfin, que sait-on au juste de cette géographie du passé dont Blanchard avait tenté d'esquisser les grands traits, sans toutefois aller bien au-delà de ces généralités connues qui alimentent encore le discours historico-géographique.

#### NOTE

<sup>1</sup> En effet, en 1959, l'Institut de géographie de l'Université Laval publiait un ouvrage intitulé : *Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard*.

#### RÉFÉRENCES

- BLANCHARD, R. (1948-1949) Les excédents de population et l'agriculture de la province de Québec. *Actualité*, 24 : 635-641.
- DE KONINCK, R. (1978) Contre l'idéalisme en géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, 22 (56) : 123-145.
- INSTITUT DE GÉOGRAPHIE DE L'UNIVERSITÉ LAVAL (1959) *Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard*. Québec, Presses de L'Université Laval, 491 p.
- SÉGUIN, N. (1980) *Agriculture et colonisation au Québec*. Montréal, Boréal Express, 220 p.